



Les plateformes d'autoédition proposent des forfaits permettant au livre d'être commercialisé sur des librairies en ligne ou référencé dans plus de 5000 librairies en France. JPDS

Vrai choix ou tremplin vers l'édition professionnelle, plateformes de services très pros ou artisanat: l'autoédition a le vent en poupe, grâce aux possibilités du numérique

AUTOÉDITION, FIN D'UN TABOU

ANNE PITTELOUD

Livres ► Ce matin-là, un billet posé sur la table de la cuisine tire Nathan de sa gueule de bois: «Je dois m'absenter quelque temps, Charlie est chez une amie.» Un peu déconnecté de la réalité, l'écrivain ne parvient à y croire. Louise l'aurait-elle quitté en emmenant leur fils de 5 ans? N'a-t-il pas vu à quel point leur couple allait mal? Sa femme demeure injoignable, il ne connaît pas ses amies et découvre en fouillant ses tiroirs des lettres d'elle qu'il n'a jamais reçues ainsi qu'une photo de jeunesse où elle pose aux côtés d'un certain Taylor. Nathan est dès lors convaincu que les secrets de Louise ont un lien avec sa disparition. Quittant le confort de son atelier genevois, il se lance dans une quête qui bouleversera son existence. De la côte Est des États-Unis à l'Ecosse en passant par le Valais, il fouille le passé de Louise, confronte son regard à l'ailleurs et se découvre prêt à tout pour retrouver sa famille.

Connaît-on jamais vraiment ceux dont on partage la vie? Autour de cette interrogation gla-

cante, Christophe Schriber tisse les fils d'une intrigue qui ménage son suspense en alternant les rythmes et les atmosphères, entre grands espaces, questionnements intimes et justesse des dialogues. Maîtrisant l'art de la narration et la construction des personnages – après un premier roman, *Saboteur* (2001), il s'est tourné vers l'écriture de scénario et la direction d'acteur –, l'enseignant genevois signe un *page turner* qui a séduit ses lecteurs: en seulement trente-cinq jours, *Charlie va bien, ne t'inquiète pas* a dépassé les 1000 exemplaires vendus.

Les éditeurs attentifs
Sa particularité? Il est autoédité. «Plusieurs éditeurs romands étaient intéressés, mais seulement si je le raccourcissais, raconte Christophe Schriber. Ils n'étaient pas prêts à prendre le risque financier de publier un livre de près de 500 pages.» Les coûts de fabrication effrayent de même les éditeurs français, mais Belfond l'oriente vers Librinova. D'abord sceptique, Christophe Schriber est vite convaincu par le professionnalisme de

la plateforme, l'une des pionnières de l'autoédition en France, qui propose une gamme de services pour livres papier et e-books (lire interview page suivante).

Le site de Librinova présente des formules pour toutes les bourses et toutes les ambitions, de la simple impression numérique à un travail éditorial professionnel avec relecture du manuscrit, fiche de conseils, corrections, maquette et graphisme, quatrième de couverture, communiqué de presse pour des bloggeurs, visuels promotionnels, suivi des ventes, etc. Christophe Schriber a choisi la totale. «J'ai reçu un rapport de trois pages, de grande qualité, qui m'a permis de retravailler le texte, raconte-t-il. Je faisais du coaching d'auteurs et mesure le travail effectué!»

Tandis que les offres d'autoédition en ligne foisonnent, Librinova est devenu en six ans l'un des leaders du marché francophone avec Iggybooks. C'est aussi la plateforme qui propose le plus de services, ainsi que des passerelles directes avec l'édition traditionnelle. Car les

grandes maisons d'édition françaises sont attentives aux livres qui cartonnent sur ces sites. Pour Christophe Schriber, Librinova est ainsi un tremplin possible vers l'édition traditionnelle. Bonne nouvelle: écoulé à plus de 750 exemplaires papier et 250 numériques, *Charlie va bien, ne t'inquiète pas* va bénéficier du programme d'agent littéraire de Librinova, qui se met automatiquement en place dès 1000 exemplaires vendus, quel que soit le forfait choisi et sans frais supplémentaires. «Les auteurs publiés ailleurs sont leur meilleure vitrine», souligne l'auteur genevois.

«L'autoédition reste mal perçue en littérature, alors que personne ne grimace quand Spielberg produit l'un de ses films», constate-t-il, rappelant que des écrivains comme Proust ou Rimbaud, refusés partout, ont commencé par s'autoéditer. Plus près de nous, en 2012, Agnès Martin-Lugand a d'abord autoédité *Les gens heureux lisent et boivent du café*, repéré par Michel Lafon qui l'a édité en 2013. Il publiera ses titres suivants vendus à trois millions d'exem-

plaires en France. Des *success stories* qui alimentent le rêve.

Révolution numérique

La Société des Gens de Lettres (SGDL), l'une des institutions qui encadrent la profession en France, ne reconnaît en effet que les écrivains édités à compte d'éditeur – où celui-ci prend à sa charge l'intégralité des frais d'édition et assure la promotion de l'œuvre. La SGDL exige par ailleurs trois ouvrages à compte d'éditeur avant d'attribuer à l'auteur la qualité convoitée de sociétaire. Elle limite enfin les modes de diffusion des œuvres imprimées, qui doivent être «diffusées par la voie du livre par des entreprises d'édition»; l'auteur doit percevoir un pourcentage sur les ventes (droits d'auteur). Ces exigences reflètent une volonté politique et culturelle de soutenir la chaîne des métiers du livre, défendre la qualité de la production et protéger ce secteur économique. L'activité de l'écrivain se voit définie en fonction de l'organisation de l'économie traditionnelle du livre.

Mais le numérique est en passe de bouleverser ces catégo-

ries. Il permet de produire de façon plus légère, moins coûteuse et plus démocratique, en phase avec l'augmentation exponentielle des auteurs et des textes.

Si les plateformes d'autoédition ne sont pas toutes égales en termes de services et de professionnalisme, elles affichent la transparence – contrairement au traditionnel compte d'auteur, où ce dernier déboursait au moins 5000 francs pour voir son livre publié sous couverture d'éditeur. En mettant en avant les avantages de cette formule, l'autoédition en ligne contribue à redorer son image: publication rapide, peu chère et sans intermédiaires, souplesse, conservation des droits d'auteur et meilleure rémunération sur les ventes (l'auteur perçoit environ 70% du prix d'un e-books et 20% de celui d'un livre papier, contre 5 à 10% pour un livre publié à compte d'éditeur). Une solution qui séduit aussi en Suisse romande (lire page suivante). I

Christophe Schriber, *Charlie va bien, ne t'inquiète pas*, Librinova, 476 pp, 2020.
christophe-schriber.org

«Les éditeurs nous font confiance»

Interview ► La perception de l'autoédition évolue, selon Charlotte Allibert, cofondatrice de la plateforme Librinova.

Publier à compte d'éditeur dans une maison reconnue reste un désir largement partagé par les auteurs. Sauf que sur les centaines de manuscrits qui leur sont envoyés chaque année, les éditeurs ayant pignon sur rue en retiennent à peine 1%. Parmi les livres refusés, de bons titres échappent forcément aux radars – l'inverse étant vrai, un livre publié à compte d'éditeur n'est pas forcément un chef-d'œuvre. Face à ces constats, Charlotte Allibert et Laure Pretelat ont fondé Librinova il y a six ans. Aujourd'hui, l'équipe, largement féminine, compte dix salariés.e.s et se profile comme une offre de services d'autoédition complémentaire à l'édition traditionnelle. Entretien.

Comment est née Librinova? A quelle demande répond l'essor de l'autoédition?

Charlotte Allibert: Laure Pretelat et moi avons travaillé des années sur le développement numérique dans l'édition, au sein du groupe Editis. Nous avions mis en place une veille de ce qui se passait dans le monde et avons vu arriver la vague de l'autoédition aux États-Unis. En 2012, Smashword y était déjà rentable, avec plusieurs titres dans le top des ventes. Tout s'est emballé quand Amazon a lancé sa solution d'autoédition. A son arrivée en France en 2012, c'était le leader du marché, proposant aux auteurs une troisième voie, rapide et peu chère, entre compte d'éditeur et compte d'auteur.

De leur côté, les maisons d'édition reçoivent des tonnes de manuscrits et n'arrivent plus à traiter ce flux de manière sa-



Les Françaises Charlotte Allibert et Laure Pretelat, cofondatrices de Librinova. DR

tisfaisante, faute de temps et de ressources. Ils ne veulent pas passer à côté des bons livres mais n'arrivent pas à suivre. La lecture attentive des manuscrits est souvent une dimension délaissée de l'édition, alors que c'est le cœur du métier. Notre idée de départ était donc de proposer aux auteurs une solution pour publier leur livre en numérique et en papier, mais aussi une passerelle vers l'édition traditionnelle grâce à nos services d'agent littéraire.

Quelles sont vos relations avec les éditeurs?

La plupart voit l'autoédition

d'un bon œil. Nous avons créé un site, gratuit sur inscription, où ils ont accès à notre catalogue et peuvent effectuer des recherches selon divers critères – nombre de ventes, thématiques, commentaires reçus, etc. Choisir des livres qui marchent leur permet de diminuer leur prise de risque. Aujourd'hui, 100 éditeurs y sont inscrits.

Dès 1000 ventes, le livre fait l'objet d'une attention particulière de votre part.

C'est la première étape. Nous allons alors promouvoir le roman, à la fois auprès des lecteurs pour

booster encore les ventes et auprès des éditeurs, via notre newsletter mensuelle et lors de nos rencontres régulières, où nous le proposerons de manière ciblée. Les éditeurs nous connaissent et nous font confiance. Ils lisent les livres que nous leur conseillons, même si, au final, ils décident selon leurs goûts personnels et pas seulement en fonction des ventes en autoédition. S'ils sont convaincus, ils viendront avec une offre et nous jouons alors un rôle de négociation, afin que le contrat proposé soit le meilleur possible pour les auteurs. En six ans, nous avons accompagné la signature de

70 contrats. Un auteur sur 50 autoédité chez Librinova a été publié ensuite à compte d'éditeur, c'est beaucoup. Notre best-seller? *Six ans à t'attendre* de Delphine Giraud, qui s'est vendu sur Librinova à 17 000 exemplaires avant de sortir au Fleuve l'été dernier.

Comment expliquer le nombre de lecteurs de titres autoédités, alors que le marché traditionnel du livre est déjà pléthorique?

Le lectorat numérique s'explique assez aisément: nos e-books sont moins chers que ceux proposés par les éditeurs traditionnels, et les adeptes de la

lecture numérique sont en général de gros lecteurs. Pour le papier, cela dépend avant tout de la personnalité de l'auteur autoédité. Ceux qui s'investissent pleinement dans la promotion, activent leurs réseaux, démarchent les librairies, vendent beaucoup. C'est ensuite un cercle vertueux.

«La lecture attentive des manuscrits est souvent une dimension délaissée de l'édition»

Charlotte Allibert

Pensez-vous que la perception de l'autoédition évolue?

Nous le constatons, en effet. Pour davantage d'auteurs, c'est un vrai choix. Certains écrivent pour leur famille et veulent quelques exemplaires du texte pour leurs proches. D'autres espèrent être repérés par des éditeurs professionnels. Et il y a ceux qui choisissent l'autoédition pour les avantages qu'elle offre. Je pense aux experts d'un domaine, qui peuvent faire exister leur travail rapidement et toucher leur public, aux personnalités politiques en campagne, à cet aventurier que nous publions et qui vend ses livres lors de ses conférences. Ce qui compte pour eux est la souplesse, la rapidité, le fait de pouvoir vendre directement et de percevoir davantage de revenu sur cette vente.

PROPOS RECUEILLIS PAR APD

librinova.com

Slatkine dans la course

Plateforme romande ► «L'autoédition se développe car les éditeurs n'arrivent plus à suivre et passent à côté d'ouvrages de qualité», observe Ivan Slatkine. Sous l'égide de l'imprimerie Slatkine, il a donc lancé la semaine dernière ISCA-livres, première plateforme d'autoédition professionnelle en Suisse romande, qui s'ouvre avec une dizaine de titres. «Slatkine est un éditeur, son but premier est de sélectionner les textes et de les travailler, précise son directeur. Alors que dans l'autoédition, on ne choisit pas et tout le monde peut publier son manuscrit. Ce ne sont donc pas les *éditions* Slatkine qui lancent ISCA-livres, mais notre pôle imprimerie, en synergie avec nos sous-traitants pour la mise en page et nos relecteurs professionnels.»

L'éditeur se livre à un rapide calcul. Sa maison reçoit un ou deux manuscrits par jour; elle en retient dix par an au maximum, une cinquantaine réussiront à trouver un autre éditeur et 300 restent sur le carreau. «Ils ne seront jamais publiés, soit car ils sont mauvais, soit parce qu'on n'a pas eu le temps d'y être vraiment attentifs, ou encore car ce serait une trop grande prise de risque économique.»

ISCA-livres est donc née de ce constat, couplé à la révolution numérique, l'imprimerie Slatkine étant en mesure de proposer une production à la demande (POD). Avec l'autoédition

numérique, nul besoin en effet d'imprimer 200 exemplaires pour les diffuser en librairie. La plateforme propose trois types de forfaits, de la simple mise en page au travail d'éditeur professionnel. «Les nouvelles technologies permettent les mêmes services que les éditions Slatkine, à des tarifs raisonnables.»

La diffusion-distribution et la promotion sont en revanche à assurer par les auteurs, comme dans tout processus d'autoédition. A eux, donc, de démarcher les libraires – les livres peuvent être vendus au café Slatkine à Genève –, tandis que le choix d'un forfait e-book leur assure une diffusion à l'international dans les enseignes en ligne.

ISCA-livres est un partenaire de services, l'auteur reste libre, précise encore Ivan Slatkine. Les droits lui appartiennent et il peut quitter sans autre la plateforme, par exemple s'il trouve un éditeur. Ivan Slatkine met en avant la sécurité du droit suisse, la transparence et la proximité: un modèle «anti-Amazon», aux conditions générales non contraignantes. Enfin, ici encore, l'auteur gagnera davantage sur chaque exemplaire vendu que chez un éditeur traditionnel (à titre d'exemple, 11 francs sur un livre papier vendu 20 francs). **APD**

isca-livres.ch

«Je suis une artisane du livre»

Rencontre ► Le mois dernier, l'Association vaudoise des écrivains (AVE) organisait une rencontre sur l'autoédition autour des auteures Catherine Gaillard-Sarron et Christine Grobéty, de l'autoéditeur Gérard Galéra et d'Ivan Slatkine, qui vient de lancer ISCA-livres (lire ci-contre). Une discussion «passionnante», selon Cornélia de Preux, co-organisatrice, qui a permis de prendre le pouls d'une tendance en hausse. Car l'autoédition offre une rapidité, une liberté et une souplesse absentes de l'édition traditionnelle.

Après deux recueils de nouvelles chez Plaisir de lire, Catherine Gaillard-Sarron en a eu assez de voir reportée la publication du troisième et s'est lancée en solo. Sa production est impressionnante: cinq romans, sept recueils de nouvelles, huit de poèmes, des prix reçus à plusieurs concours de nouvelles. Elle a créé son site pour vendre ses ouvrages et faire sa promotion, utilisant Librinova pour la numérisation de ses livres – un service à 50 euros. «Ils proposent un canal de diffusion sur certaines librairies en ligne, mais les options coûtent – la pub, l'accès aux bloggeurs, etc.» Elle y a donc renoncé. Sexagénaire, elle n'est pas sur les réseaux sociaux mais chacune de ses publications est suivie par un noyau de lecteurs réguliers; elle est invitée dans des salons et bibliothèques, et une trentaine de ses nouvelles ont été lues à la

radio. «Plaisir de lire n'a pas surfé sur cet écho, ils n'ont organisé aucunes rencontres», regrette Catherine Gaillard-Sarron.

«J'ai tout appris, ça a été un énorme travail», poursuit-elle. Quand elle achève son premier roman, *Allons voir si la rose*, elle l'envoie tout de même à des éditeurs. «Malgré un retour circonstancié, Le Dilettante et L'Hébe l'ont refusé car je m'étais autoéditée avant... J'étais peut-être en avance sur mon temps», sourit-elle. Elle n'a plus essayé. «Je me vois en artisane du livre. Je rentre dans mes frais et gagne davantage que si j'étais publiée à compte d'éditeur. J'aurais souhaité en trouver un, mais j'ai l'impression que c'est une chasse gardée, alors que tant de gens écrivent.»

Car la reconnaissance est difficile, quand on s'autoédite. On est boudé par les médias et les prix littéraires, en marge d'un circuit bien rodé. Son dernier roman, *L'Amour est aveugle*, a pourtant attiré l'attention de la presse: signé du pseudo Marie Loverraz, ce deuxième volet d'un trio érotique montre une autre facette de cette boulimique de l'écriture qui se frotte aux genres et aux registres les plus divers.

Tout faire soi-même? Un travail titanesque, surtout pour l'édition papier. Ecrivaine publique et correctrice, auteure de trois ouvrages avec le photographe Jean-Marc Jolidon et de deux

romans parus chez Assa, Christine Grobéty s'est lancée dans l'aventure avec son compagnon Gérard Galéra, après une expérience peu satisfaisante au niveau de la promotion et de la diffusion avec son éditeur. D'abord libraire dans le sud de la France, M. Galéra a travaillé comme chef des ventes chez Harlequin, responsable du marché suisse. Le couple met ainsi en commun ses compétences. Pour publier *Drôle d'oiseau*. Ou comment *débusquer le pervers narcissique*, il a fondé les Editions Pour ainsi dire (site en cours de création).

«*Drôle d'oiseau* est présent dans une vingtaine de librairies romandes et dans presque tous les Payot, où trois signatures sont organisées», se réjouit Gérard Galéra. D'autres ouvrages de Christine Grobéty sortiront en 2021. Envisagent-ils d'accueillir des auteurs extérieurs? «Nous avons déjà reçu un manuscrit, tout est possible. La réussite passe par un travail professionnel, le livre doit être impeccable.»

L'autoédition est-elle appelée à prendre une place pérenne aux côtés de l'édition traditionnelle? «Les auteurs sont nombreux à ressentir une frustration vis-à-vis de celle-ci», conclut Cornélia de Preux. L'AVE reçoit des demandes d'auteurs autoédités, et se retrouve face à un dilemme. «S'autoéditer est courageux. Mais le compte d'éditeur est un filtre qui me semble important et reste un gage de qualité.» **APD**